

Les minorités sexuelles dans les fictions francophones subsahariennes : quelques figurations et fondements discursifs.

Dr Léontine Troh-Gueyes, Maître de Conférences
Université Félix Houphouët-Boigny de Cocody-Abidjan
ltgueyes@yahoo.fr

Résumé :

Malgré quelques expressions explicites de la sexualité dans les fictions africaines postcoloniales, le sujet peine encore à prendre valeur de lieu commun. Ce constat inscrit le motif de la sexualité dans le domaine des sujets tabous avec, toutefois, une rupture-continuité remarquable. Ce travail, s'appuie sur la psychanalyse littéraire pour questionner les stratégies discursives des orientations sexuelles non hétérosexuelles dites LGBT+. L'analyse développe l'hypothèse de la permanence du rapport pudique de l'écrivain africain à cette sexualité portée par une psychologie primitive propre à plusieurs peuples. Il s'agira de comprendre ses expressions et les implications en vue d'une meilleure appréciation des problématiques culturelles et socio-politiques actuelles.

Mots clés : sexualité, tabou, totem, psychologie, peuples.

Abstract :

Despite some explicit expressions of sexuality in postcolonial African fictions, the subject still struggles to take on the value of a commonplace. This observation places the them of sexuality in the realm of taboo subjects with, however, a remarkable rupture-continuity. This work is based on literary psychoanalysis to question the discursive strategies of non-heterosexual sexual orientations known as LGBT+. The analysis develops the hypothesis of the permanence of the African writer's modest relationship to this sexuality perceptible in the primitive psychology of several peoples. It will be a question of understanding its expressions and implications in order to better appreciate current cultural and socio-political issues.

Keywords: sexuality, taboo, totem, psychology, peoples.

Introduction :

Dans des créations littéraires, il arrive que le réalisme des faits et des croyances sociaux, qu'il relève d'une société donnée ou qu'il soit de l'ordre universel, s'impose aux lecteurs. Cette flagrance du factuel dans certains textes justifie, parfois, une lecture de ces créations imaginaires comme des documents sociaux que le critique prend, par ailleurs, plaisir à interroger. Un telle démarche trouve donc tout son sens non seulement dans l'omniprésence du discours social dans tout acte de langage mais aussi dans la richesse esthétique et thématique manifestes. M. Angenot abonde dans ce sens lorsqu'il écrit (1988, p.3) : « [...] pour quiconque ouvre la bouche ou prend la plume, le discours social est toujours déjà là avec ses codes et ses déconstruits ».

En référence à la présence du social dans les textes littéraires, dans le numéro spécial de la revue *Notre Librairie* (2003) consacré à la sexualité dans la littérature africaine, J.-L. Joubert analyse l'approche de la sexualité par les écrivains africains. Pour lui, ces derniers entretiennent un rapport pudique à tout ce qui relève de la pratique sexuelle. Dans la préface, Joubert (2003) écrit : « Il y a quelques années, le choix du thème du présent numéro de Notre librairie, « Sexualité et écriture », aurait pu sembler le comble de l'audace. Tant [...] les écrivains du Sud ne sauraient se départir d'une pudeur immémoriale, à l'apposée des dévergondages érotiques de la modernité occidentale ».

D. Delas (2003, p.3), abonde dans cette même perspective. Selon lui, de *Batouala* (1921) de R. Maran à *Le Devoir de violence* (1968) de Y. Ouologuem, la littérature écrite par les Africains et les Antillais est singulièrement discrète quant aux questions liées à la sexualité. Malgré quelques expressions et scènes explicites, et parfois, crues relatives à des pratiques sexuelles dans les fictions africaines de ces dernières années, le sujet peine à prendre valeur de lieu commun, cela, malgré les diverses formes de transgressions auxquelles s'adonne l'époque actuelle. Ces observations inscrivent, *de facto*, le motif de la sexualité dans le domaine des sujets tabous avec, toutefois, une rupture-continuité remarquable.

Cette approche discrète permanente de la sexualité dans les fictions romanesques africaines francophones justifie la présente réflexion. L'objectif est d'interroger l'expression littéraire des orientations sexuelles des personnes non hétérosexuelles notamment les lesbiennes, les gays, les bissexuelles, les trans, etc. généralement désignées sous le sigle (LGBT+). La réflexion pose ainsi, d'une part, la question du refus « immémorial » des écrivains africains de se répandre explicitement sur les sexualités LGBT+, un sujet qui, pourtant, traverse la littérature africaine et qui est au cœur des débats sociaux actuels. D'autre part, elle appelle à l'élucidation du mode opératoire des stratégies d'expression discrètes de ces pratiques sexuelles et de ses fondements.

L'analyse part de l'hypothèse que, dans les fictions romanesques francophones subsahariennes, la discrétion constante liée aux orientations sexuelles dites LGBT+ relève de prohibitions sociales à la fois consciente et inconsciente.

À partir de ce postulat, la psychanalyse littéraire s'impose comme la grille de lecture idoine. Sa convocation est essentiellement motivée par le fait que cette approche du texte littéraire, à la fois analytique et interprétative, « explore une certaine profondeur de l'Hinterland inconscient et conscient » (C. Mauron, 1962, p.30). La démarche s'inscrit donc dans une meilleure appréciation des problématiques socio-historiques.

Deux axes conduisent cette réflexion. Le premier axe porte sur l'analyse de l'analogie entre la figuration taboue des orientations sexuelles LGBT+ et des prohibitions obsessionnelles. Le second s'attache à une interprétation de ce lien comme une résurgence de la pensée totémique primitive.

1-Les orientations sexuelles LGBT+ : un tabou analogue aux prohibitions obsessionnelles inconscientes

Terme polynésien, popularisé par J. Cook, le tabou est, selon A. Rubens (2010, p.40), un système d'interdiction religieuse concernant des objets, des actes, des êtres « sacrés » ou « impurs ». Le tabou, comme tout ce qui, pour une raison quelconque, inspire la crainte, l'inquiétude, se manifeste essentiellement par des interdictions et des restrictions. Dès lors, se rattache, à cette notion, une sorte de discrétion comportementale, langagière, etc. Son expression et/ou sa pratique explicites apparaissent comme des actes qualifiés d'inappropriés au sens où son énonciation/sa pratique choque et/ou est susceptible de causer un embarras, un préjudice quelconque. En clair, l'évocation en public des sujets et mœurs dits tabous passe pour un acte incongru, discourtois, strictement défendu. Le tabou prend, dès lors, une valeur supplémentaire mystérieuse, surnaturelle, comme si autre chose ou quelqu'un l'habitait sous ses apparences (J. Chevalier et *ali.*, 1969). L'idée de S. Freud (2001, p.43) selon laquelle le tabou provient de la même source que les instincts les plus primitifs et les plus durables de l'homme s'inscrit dans cette perspective. Les travaux de W. Wundt (1906), avant ceux de S. Freud, avaient déjà révélé que ce phénomène, généralement admis comme le code non écrit le plus ancien de l'humanité, remonte à une époque antérieure à toute religion.

Les restrictions taboues vont donc au-delà des interdits purement moraux ou religieux. Par conséquent, elles ne doivent pas être ramenées uniquement à un commandement divin dans la mesure où elles s'imposent, quelquefois, d'elles-mêmes. L'analogie établie par les psychanalyses entre le tabou et les prohibitions obsessionnelles y trouve, dès lors, sa justification. Le père de la psychanalyse

insiste, toutefois, sur le fait que les liens de convergences entre ces deux réalités portent sur des manifestations symptomatiques. Selon lui,

La première ressemblance, et la plus frappante entre les prohibitions obsessionnelles et le tabou consiste, en ce que ces prohibitions sont aussi peu motivées que le tabou et ont des origines tout aussi énigmatiques. Ces prohibitions ont surgi un jour, et, depuis, l'individu est obligé de subir leur contrainte en vertu d'une angoisse irrésistible. [...]. L'intention de quelques-unes de ces prohibitions est facilement intelligible ; d'autres, au contraire, apparaissent incompréhensible, stupides, absurdes. [...] nous trouvons que les coutumes taboues présentent les mêmes variétés. (S. Freud, pp.46-47).

Il reste ainsi indéniable que les prohibitions obsessionnelles, à l'instar du tabou, sont donc parfois des émanations des forces inconnues, obscures permanentes sur lesquelles le sujet n'a aucun contrôle. Partant de cette dimension psychologique, S. Freud, toujours, (cité par P. Daco, 1973, p.246) souligne que l'obsédé est semblable au cavalier qui, croyant guider son cheval, est conduit, toutefois, où le cheval veut aller. Ainsi, victime de conflits intérieurs, écartelé entre les forces instinctives et comparable à une girouette prise dans des vents contraires, le sujet, en proie aux obsessions, se trouve plongé dans une angoisse terrifiante, une torpeur accablante voire une désorganisation psychosomatique. Ce trouble traduit également l'existence permanente des sentiments mutiques et des conduites d'isolement social. En d'autres mots, l'obsession voile sa symptomatologie par le déploiement d'un discours métaphorique, de voilement du secret et un penchant pour la marginalité.

L'éthopée d'un personnage de *La nouvelle romance* (1976) de H. Lopes illustre ces affects. Awa, un personnage féminin, est décrit comme une institutrice consciencieuse et travailleuse. Première femme à avoir obtenu le baccalauréat, malgré la pression de sa famille et les nombreuses opportunités offertes par les autorités politiques en vue d'embrasser une carrière autre que celle de l'enseignement, Awa s'obstine à exercer sa fonction d'éducatrice. Elle en témoigne : « J'ai écouté tout le monde sans contredire personne, mais je n'ai opté pour aucun de ces prestigieux métiers. Je fais ma Propédeutique à la Sorbonne, et pense ensuite préparer une licence de Lettres Modernes. Oui, je n'ai pas changé de vocation et je veux retourner à l'enseignement [...] » (H. Lopes, p.130).

Un autre trait caractéristique d'Awa est sa tendance à la masculinisation ajoutée à une indifférence sentimentale totale à l'égard des personnages masculins. Le dialogue avec Élise, une amie très proche, dévoile ce refus catégorique et permanent d'entretenir une relation d'ordre sexuelle avec la gent masculine. Le narrateur rapporte que les réponses d'Awa relatives aux questions de son amie sur ses fréquentations masculines étaient catégoriques : « -non, que dis-tu là ? Je ne suis pas assez belle pour cela [...] » (H. Lopes, p.59). Awa ajoute avoir peu de caractéristiques féminines susceptibles de séduire un homme ainsi que l'exprime le syntagme « je ne suis pas assez belle ». Le propos est une remise en cause de son physique. Il s'agit de l'expression d'une singularité physique empreinte d'un auto-dénigrement, d'un sentiment d'infériorité, d'un complexe focalisé sur son corps considéré

comme porteur d'une tare. Ce défaut corporel l'oblige, dès lors, à dissimuler sa féminité au profit des caractéristiques masculines. Cette vision de soi confère, ainsi, à son identité féminine le statut d'un objet qui exige d'être camouflé. Or, le sentiment d'infériorité met en évidence un complexe propre aux obsédés avec son corollaire de souffrances permanentes selon P. Daco,(1973, p.19). Le monologue intérieur d'Awa en donne la preuve :

Élise était penchée, la tête de côté, sur une machine à coudre Singer avec l'application d'une écolière recopiant un devoir. Awa qui la voyait de dos, regardait, rêveuse, cette échine cambrée et ces cuisses écartées sous le pagne frappé de médaillons du pape Paul VI. Elle trouvait à Élise un je ne sais quel air d'animalité obscène. Tout ce monde de désirs obscurs et intimes qu'Awa portait au fond d'elle et qu'elle laissait échapper en soupir que lorsqu'elle se trouvait seule avec elle-même. (H. Lopes, p.59).

Le discours intérieur avoue ainsi implicitement l'incapacité du personnage à exprimer de façon audible des sentiments non sans une note de tourments. Ses soupirs en sont les indices manifestes. L'inaptitude à faire preuve de séduction féminine ou de « sensualité aguichante », à l'instar de son amie, en est un trait. L'autre supplice d'Awa est son trouble face à la féminité d'Élise qu'elle caractérise de « sensualité aguichante », provocatrice voire inconvenante. Une telle « légitimation du défendu » et d'une « animalité obscène » affichée par son amie s'inscrivent, selon elle, dans une mise en exergue ostentatoire de mœurs dissolues. Le propos dévoile une critique acerbe de la violation par son amie des codes de bienséance dans l'expression de sa féminité. Mais, en réalité, en quoi une position assise « la tête de côté [...] avec l'application d'une écolière recopiant un devoir » et de plus, une position appropriée à l'exercice de sa fonction de couturière est-elle « aguichante » et « obscène » ? En quoi l'expression d'une féminité chez une femme est-elle « défendue » ? S. Freud (1963) y répond en affirmant que chez la femme, les investis actifs ont souvent des caractères somatiques et psychiques masculins et recherchent la féminité de leur objet sexuel. Awa est donc attirée sexuellement par Élise, une personne du même sexe qu'elle. La sensualité féminine d'Élise, qualifiée « d'obscène » voire, de lieu d'étalage d'images d'ordre sexuel ostentatoires, semble la troubler.

Awa est donc une femme sensible à la sensualité féminine quand elle émane d'une autre femme et, plus encore, si celle-ci est une « écolière ». Ces sentiments laissent percevoir, sans l'ombre d'un doute, d'une part, un penchant saphique, l'inavouable désir qui point dans les soupirs permanents d'Awa « quand elle se retrouve seule ». L'homosexualité transparaît aussi par des amitiés intenses, des relations amoureuses et affectives note Chauvin S. et *al* (2013). Le regard d'Awa sur son amie Élise est un regard à la fois amoureux et jaloux qu'elle n'ose pas avouer. D'autre part, la comparaison d'Élise à une « écolière », à savoir un personnage mineur et, par conséquent, n'ayant pas encore atteint la majorité sexuelle, ne traduit-elle pas implicitement un autre penchant sexuel dit contre-nature ? La comparaison peut donc s'expliquer comme une expression en sourdine d'un autre

penchant sexuel. Awa nourrit secrètement, en d'autres sens, des penchants désignés sous le vocable de pédérastie : un rapport entre un homme et un garçon plus jeune. L'idée d'une superposition discrète du lesbianisme à la pédérastie - une orientation sexuelle interdite dans son univers social- reste visible au sens où l'inversion de sexe d'Awa, voire son penchant à la masculinisation induit sa dépossession de son statut de femme. Awa est, certes, un personnage féminin mais intérieurement son identité est celle d'un homme. M. Wittig, cité par I. Clair (2015), fait remarquer à ce propos que les lesbiennes ne sont pas des femmes puisqu'elles ne sont pas soumises à l'hétérosexualité et donc au régime qui produit la différence des sexes, faisant advenir hommes et femmes.

Le rapprochement entre les motifs saphique-pédérastie, une transgression des normes hétérosexuelles de l'univers textuel, se fait ici encore de façon discrète dans le roman de Lopes. Et, on aura compris, Awa, dont le corps n'a que l'apparence féminine, laisse percevoir une identité sexuée ambiguë ; cela lui confère une identité lesbienne tapie dans l'ombre. Cette marginalité et ce voilement sont imposés successivement par la société et une force à la fois mystérieuse, incompréhensible et supérieure ainsi que l'affirme J. Lacan¹. Pour lui, de tels états de refoulement et de marginalité ont un rapport avec un « grand autre », c'est-à-dire une autorité toute « puissante », un « au-dessus » dont on a l'impression qu'il nous juge », qu'il nous donne l'impression de le décevoir, de ne pas être à la hauteur, de ne pas être légitime. Le critique ajoute qu'un tel individu tend à répondre activement à la demande supposée de ce « grand autre ». L'obsessionnel, en ce sens, a le profil du bon élève (jamais assez bon). Dans cette perspective, Awa, obsédée par l'attrait pour des relations intimes entre des personnages du même sexe qu'elle, est loin de posséder le profil de bon élève ; ces affects, évoqués, supra, ne reposant, qu'en partie, sur son incapacité à exprimer publiquement son orientation sexuelle. Les soupirs d'Awa et la désapprobation de la conduite de son amie ont suffisamment montré l'expression du blocage inconscient et conscient de son corps avec son cortège de souffrances liées au refoulement de ses fantasmes et à sa continence.

L'idée est qu'Awa refrène ainsi ou évite d'ébruiter, son identité sexuelle véritable perçue dans son univers social comme une défectuosité physique innée, œuvre d'une force obscure. L. Hinton (2008, p.32) ne dit pas autre chose lorsque le critique affirme que le silence, dans le discours contemporain, reste : « le signe qui émerge quand nous sommes « arrêtés net » par une incapacité à exprimer l'expérience avec notre langage habituel ». Dès lors, l'obstination d'Awa à exercer le métier d'enseignant conforte davantage sa volonté de voiler son lesbianisme étant, entendu que le respect scrupuleux des rôles sexuels édités par son univers social s'inscrit dans la continuité du rôle dévolu à la femme, celle de première éducatrice.

¹https://www.francetvinfo.fr/sante/psycho-bien-etre/psycho-etes-vous-hysterique-ou-obsessionnel-le_2700222.html.

Dans l'œuvre de Sami Tchak, *Al Capone, le Malien*, (2011), la stratégie discursive de voilement adoptée par l'auteur est identique à celle d'Henri Lopes. La description des personnages et de leurs réseaux relationnels en termes de « mystérieux », « énigmatiques », « ombres », « relations ambiguës » et « obscures », etc., non sans une note d'incompréhension des protagonistes, ne se démarque pas de celle d'Awa. C'est par une exclamation qu'un personnage fait le portrait de quelques-uns d'entre eux :

Ah, Charles, mon père ! Autour de sa vie, les ombres s'épaissirent dès qu'il commença à inviter à la maison un jeune étudiant de vingt-deux ans, très beau. Il s'appelait François Fondoup. Il entretenait avec Charles comme des relations de père et de fils. Mais au fil du temps, ces relations devinrent plus ambiguës, surtout lorsque François Fondoup se mit à téléphoner chez nous à n'importe quelle heure, même à 3 heures du matin, et qu'au lieu de lui apprendre les bonnes manières, papa susurrail avec lui et s'habillait pour sortir. (S. Tchak, pp.233-234)

Plus loin, parlant de Al Capone, son épouse fait remarquer :

Al Capone devenu de plus en plus mystérieux [...]. Mais je n'avais prêté attention à rien, je m'étais juste fiée à leurs réponses laconiques lorsque, parfois, je tentais de comprendre pourquoi, même en plein coït, ils semblaient si absents. Les « oh, c'est rien » me convainquaient, peut-être parce que, au fond de moi, je tenais à patauger dans cet univers-là sans que ses ombres assaillent ma conscience. La meilleure façon de jouir du monde, c'est de ne pas trop le questionner. (S.Tchak, p.254).

Ainsi, Al Capone et Charles parlent peu ou à voix basse ou encore de manière indistincte. De plus, quoi qu'époux et père, ils préfèrent la compagnie des hommes plutôt que celle de leurs conjointes, de leurs enfants. Les moments d'intimité avec ces derniers passent pour des séances de torture. Les « réponses laconique ». Les « oh, c'est rien », les attitudes « mystérieuses » auxquelles s'ajoutent les sorties tardives avec des personnages de mêmes sexes en sont les preuves. L'enfermement dans un mutisme obstiné ajouté aux fréquents rendez-vous nocturnes sont, par ailleurs, symptomatiques d'une mélancolie, d'un trouble psychique. Selon S. Freud (cité par J-P Lehmann, 2010, p.138), « les mélancolies se rattachent aux névroses obsessionnelles ». Classiquement, le terme de mélancolie est réservé à une crise psychotique aiguë précise B. Vandermersch (2010, p.99). De ce fait, Charles et Al Capone le Malien luttent contre des processus psychiques complexes et inavouables comme il a été perçu supra chez Awa.

Des cas de dépression ou de chute dans le désespoir affichés de ces personnages renforcent leurs états de mal-être, de dépression ; ces affects n'annulent en rien, toutefois, l'expression explicite de l'identité du mal qui les ronge :

Un jour, François a débarqué devant le bureau de mon père et, à l'étonnement de tout le monde, s'est emparé d'une barre de fer pour se mettre à massacrer la vitre de la voiture de Charles. Au moment où les agents de la sécurité ont tenté de le maîtriser, il a descendu son pantalon et son slip. « Cela ne vous regarde pas, c'est entre Monsieur Charles et 'ça' ». » Il frappait fort de ses

deux mains sur ses fesses nues. Les agents de sécurité se sont mis à crier : « Hé, affaires-là, ce n'est pas nous qui allons régler ça ! [...] ça nous dépasse, ces choses-là. (S. Tchak, 234).

L'expression « il frappait fort sur ses fesses nues », « il a descendu son pantalon et son slip » ne peuvent se comprendre autrement que comme une allusion sexuelle. De plus, la désignation de cette partie du corps ne peut s'interpréter que comme une énonciation implicite de l'orientation sexuelle du personnage et de celle de Charles. Cette « forme de langage non-verbalisé, non conceptualisé, non articulé » affirme L. Moussavou Bakita (2020, p.50), relève de l'aveu, une fois de plus, d'une relation « frappée » du sceau du secret. Malgré ses actes incontrôlables et spectaculaires, indices d'un trouble, d'un syndrome dépressif, François s'obstine, à taire le nom précis de sa relation avec Charles comme si sa désignation fut chargée métonymiquement d'une puissance maléfique ou sacrée, voire taboue. Il en est de même lorsque ces personnages s'adonnent à leur pratique intime.

Cette étape s'opère, en effet, à l'abri de tous regards ; la démarche est perceptible dans les disparitions nocturnes « tard dans la nuit » ou « à 3 heures du matin » (S. Tchak, p.234), en dehors de leurs domiciles habituels afin de : « [...] berc(er) tranquillement leur romance, une romance atypique» (F. Diome, 2007, p.105). L'œuvre de H. Lopes, *La nouvelle romance* en donne une illustration :

Il (Bienvenu) n'avait pas fermé l'œil de la nuit (dans un hôtel) [...] ils (Bienvenu et Ray) avaient entraîné deux filles à passer la soirée ensemble. Jusqu'à trois heures. Après quoi, ils avaient fait l'amour côte à côte, sans histoire. Puis ils avaient échangé les filles. Deux grosses épatantes, sans préjugés, chaudes à s'en brûler. Elles y allaient celles-là ! [...] Après, elles n'avaient rien demandé. Pas un sou. Elles faisaient ça pour l'art, quoi ! . (H. Lopes, 1976, p.111)

Derrière les actes hétérosexuels ainsi mis en scène, se profilent, sans être nommés, successivement le lesbianisme, des HSH ou des hommes ayant des rapports sexuels avec un ou d'autres hommes, un inceste (Bienvenu et Ray sont cousins). Un tableau sexuel sadomasochiste y est également visible. En effet, les métaphores métonymiques : « des grosses chaudes à s'en brûler » ou « il n'avait pas fermé l'œil de la nuit » en sont l'expression. Les jeunes filles et les deux hommes y s'adonnent « sans préjugés », « sans histoire », « côte à côte », avec « art ». Ces personnages se livrent ainsi, sans aucun complexe ni tabou, à l'abri de tous regards indiscrets, à leur sexualité « atypique », « hors norme ». Les filles aux formes massives et plantureuses s'imposent comme des actrices viriles mieux, des hommes ; ce qui met à nu leur identité de femmes-hommes. L'idée est que la sexualité de ces personnages se veut un choix, assumé avec l'expression, en toile de fond, d'une affirmation de leurs orientations sexuelles « déviantes » dans la plus stricte discrétion. Ils ne veulent pas prendre le risque de susciter une psychose sociale en lien avec la violation d'un tabou.

De purs hommes (M. Sarr, 2018), *Kétala* (F. Diome, 2007) et *Et si l'Afrique était Homosexuelle* (L. Bamba, 2020) déroulent, dans ce sens, les exemples de crises psychiques et de la rupture des liens sociaux soit dès le *coming out* d'un LGBT+ soit dès le soupçon d'une pratique non hétérosexuelle. Le tout, conséquence d'une violation d'un tabou. Les insultes virulentes et avilissantes, indices d'un délire social, en sont les premières expressions. F. Hammer, citée par L. Bakita Moussavou (2020, p.54) définit l'insulte comme : « des paroles ou attitudes (interprétables comme) portant atteinte à l'honneur ou à la dignité de quelqu'un (marquant de l'irrespect, du mépris envers quelque chose) ». Les qualificatifs que confèrent les hétérosexuels aux LGBT+ sont essentiellement motivés par une volonté de les pathologiser, de porter atteinte à leur dignité et à leur humanité. Tous les personnages de l'univers textuel qualifient, en effet, les LGBT+ de : « dégénérés qui mènent une vie dissolue » (F. Diome, 2007, p.267), de « créatures malfaisantes et habitées par le diable » (M. Sarr, p.99), de « fils de la malédiction, bâtards, race de dégénérée rongée par la luxure [...]», etc. (M. Sarr, p.9).

Les LGBT+ passent ainsi pour des êtres abjects, frappés d'infamie et sous l'emprise de « turpitudes ignobles que la colère divine devait châtier » (M. Sarr, 47). Partant, aucun hétérosexuel, dans l'univers textuel, ne masque sa répulsion pour ces orientations sexuelles. Les familles affirment publiquement la rupture définitive de tout lien familial : « Désormais, je t'interdis tout contact avec ma famille ». « Le dégoût se lisait sur les visages, même celui de sa mère » (F. Diome, p.267). Un père affirme (M. Sarr, p.57) : « Si j'avais eu un enfant góor-jigéen, il ne serait plus mon enfant ». Un autre fait interner le sien dans un hôpital militaire « décidé à interdire tout contact avec la cellule familiale. (F. Diome, p.99). Toutes ces mesures et initiatives radicales signent le reniement, l'exclusion du LGBT+ de la société non sans des agressions, parfois, meurtrières.

Le propos d'un père, dans *Et Si l'Afrique était Homosexuelle* de L. Bamba, après l'assassinat de son fils, suite à son *coming out*, laisse pantois plus d'un lecteur. Après ce filicide, le géniteur affirme, en effet, sans aucune once de remord : « Je n'avais pas tué un humain. Celui sur qui j'ai tiré, n'était ni homme ni femme. Je n'ai rien à ajouter » (L. Bamba, p.57). Dans les institutions éducatives, « l'étude d'écrivain dont l'homosexualité était avérée ou même soupçonnée » est l'objet d'interdiction systématique par les autorités étatiques (M. Sarr, p.43,57). Dans les lieux de culte, c'est la même condamnation, avec la plus grande énergie, des LGBT+. Un imam affirme : « [...] la place des homosexuels était en prison car, en plus d'être des pécheurs, les góor-jigéen étaient aussi des criminels [...] ». De tels propos acerbes justifient, naturellement, le refus systématique d'une quelconque assistance aux LGBT+, victimes d'agressions physiques. Un narrateur en témoigne (M. Sarr, p. 96) : « M. Coly depuis qu'on l'a amené ici, la veille. L'hôpital a tenté d'appeler sa femme,

elle a refusé de venir lui rendre visite. Le docteur me dit que le cas est fréquent. Tous les homosexuels publiquement reconnus perdent le soutien de nombreux proches ou amis ».

Cet acte de rupture frénétique d'avec l'autre en raison d'une identité dite déviante conforte, de fait, l'analogie entre les pratiques taboues et les prohibitions obsessionnelles. S. Freud souligne à ce propos :

La prohibition principale, centrale de la névrose est, comme dans le tabou, celle du contact, d'où son nom *phobie du toucher*. La prohibition ne porte pas seulement sur l'attouchement direct du corps mais s'étend à toute action, les actions que nous définissons par l'expression figurée : se mettre en contact, venir en contact. Tout ce qui oriente les idées vers ce qui est prohibé, c'est-à-dire tout ce qui provoque un contact purement abstrait ou mental est prohibé au même titre que le contact matériel lui-même ; on retrouve la même extension du sens dans le tabou. (S. Freud (2004, p.47).

Le rejet systématique des LGBT+ décrit ainsi, pour le père de la psychanalyse, un mécanisme mental archaïques : la pensée totémique primitive.

2-La figuration des identités LGBT+ : une résurgence de la pensée totémique primitive.

D'une façon générale, écrit S. Freud :

Le totem est en premier lieu l'ancêtre du groupe, en deuxième lieu, son esprit protecteur et son bienfaiteur qui envoie des oracles et alors même qu'il est dangereux pour d'autres, connaît et épargne ses enfants. Ceux qui ont le même totem sont soumis à l'obligation sacrée ; dont la violation entraîne un châtement automatique, de ne pas tuer (ou détruire) leur totem ; de s'abstenir de manger de sa chair ou d'en jouir autrement. (S. Freud, 2001, pp.12,14).

L'identité de la figure totémique présente celle-ci comme les origines d'un individu, d'un groupe social, d'une tribu ou d'un clan ; ce qui implique des rapports étroits entre le totem et ses ascendants. Selon J. Frazer (cité par S. Freud, 2001, p.13) : « Le lien créé par le totem est plus fort que le lien de sang ou de famille, au sens moderne du mot ». Le père totémique est appréhendé, dans cette optique, comme le père symbolique. Selon, P. Ricoeur, (Grand Larousse Universel, 1988), le père figure dans la symbolique, moins comme géniteur égal à la mère que comme donneur de lois. De ce fait, le rapport entre l'ancêtre totem et les descendants repose sur des liens sociaux et non des relations de consanguinité. Partant, le totem, source d'institution, jouit d'un pouvoir socio-religieux souverain. Considéré comme une autorité paternelle symbolique, il règne en maître incontesté. Le totem/patriarce veille au bon fonctionnement des principes sociaux édités par lui et jugés infaillibles. L'organisation sociale est soumise, de cette manière, à sa juridiction, à son pouvoir mystico-religieux atemporelle. Ce qui amène S. Freud (2001, pp.8-9) à affirmer que : « Le totémisme, quoiqu'une institution disparue depuis longtemps et remplacée par de nouvelles formes religieuses et sociales, -

ses traces tantôt, se retrouvent dans les religions, les mœurs et les coutumes des peuples civilisés modernes tantôt -, refait surface dans la conscience des sujets ».

La présence de l'image des « médallions du pape Paul VI » dans les motifs du pagne d'Élise, entre autres, peut se lire comme l'omniprésence du système totémique dans l'univers social et/ou sa résurgence dans les pensées de tout individu outre celle des formes instinctives aux origines obscures. Le Pape, une autorité religieuse peut s'appréhender comme l'incarnation de la figure du Patriarche/totem. Le deuxième cas d'entités, dotés de pouvoirs tout autant souverains, obligent Awa ainsi que les personnages aux orientations sexuelles dites anormales aux refoulements de leurs penchants sexuels assimilés à une violation des lois mystico-religieuses édictées. Subséquemment, la force mystérieuse et obsessionnelle qui gouverne la vie de tous les protagonistes dans les univers textuels, qu'ils soient hétérosexuels ou LGBT+, n'est autre qu'un retour infantile du respect sacrosaint de la toute-puissance du Patriarche et de ses principes mystico-religieux portés par le totémisme primitif. La soumission inconditionnelle et totale aux lois socio-religieuses, les sanctions cruelles infligées aux LGBT+, dès l'infraction aux codes sociaux non sans des conséquences psychologiques, s'inscrivent dans cette dynamique.

Une autre idée explicative de l'omniprésence et/ou de la résurgence de la pensée totémique dans les fictions romanesques africaines francophones seraient la peur de l'inceste. Défini comme une relation intime entre apparentés, l'inceste est frappé d'une forte répression. Ce qui fait de cette sexualité un tabou. Selon S. Freud (2001), le totem n'est attaché ni au sol ni à telle ou telle localité ; et, presque partout où ce système est en vigueur, il comporte la loi d'après laquelle les membres d'un seul et même totem ne doivent pas avoir entre eux de relations sexuelles, par conséquent ne doivent pas se marier entre eux. Cette exogamie, corollaire du totémisme, est un effet de la phobie de l'inceste qui existe à l'état très prononcé chez le primitif. Dans sa législation, tous ceux qui descendent du même totem forment une même famille au sein de laquelle les degrés de parenté, même éloignés, sont très forts, comme précédemment évoqué. L'union sexuelle et matrimoniale y reste un sacrilège. Les membres se considèrent comme appartenant à la même famille/espèce que le totem. C'est pourquoi, explique C. Lévi-Strauss (2017), si ce type de famille ne correspond pas à des degrés de parenté réelle, il décline un rapport social qui désigne certains individus au rang de père, mère, fils, sœur, etc. L'interdit de l'inceste oblige alors à se marier en dehors de son clan, sa tribu ou du groupe ayant le même totem. Ce qui explique, selon S. Freud, (2001, p.47), que si l'intention de quelques-unes de ces prohibitions est facilement intelligible, la motivation de certaines, à contrario, obscures, voilent le complexe d'œdipe : le mythe originnaire du meurtre du père de la horde primitive suivie de l'expiation des fils, pour rendre compte de l'intériorisation de cet interdit. L'acte signe les débuts de la culture et de l'humanité qui amène C. Lévi-Strauss (2017) à souligner que la prohibition de l'inceste ne serait

qu'une expression symbolique d'une certaine appréhension de la réalité : le passage de la nature à la culture, de l'animal à l'homme, etc. La prohibition permet dès lors à l'homme de mieux concevoir la différenciation sociale, de constituer un type de classification des composantes de la société, etc.

On aura compris que la peur de l'inceste relève d'une mémoire « immémoriale », inconsciente portant les traces des interdits aux origines parfois obscures et enrobé, quelquefois, d'une dimension mystérieuse, sacrée, impure que les pratiques sexuelles LGBT+ rappellent, font resurgir dans la conscience.

Conclusion :

Pour conclure, c'est au travers des stratégies discursives du contournement, des allusions, des images métaphoriques et euphémisantes, que se déploient le voilement de la sexualité dite anormale des minorités sexuelles dans l'univers textuel de bien d'écrivains africains. L'idée est que cette réalité sociale est frappée du sceau de l'interdit, du secret, du mystère avec son corollaire d'angoisses, de stress, de troubles, de mutisme, de mal-être indéfinissables et récurrents. Les formes de discrétion qui entourent ces phénomènes que Jankélévitch (2001) nomme « la maladie du tabou », rentrent, pour rejoindre L. Moussavou Bakita (2020, p.50), dans la dimension de ce que le philosophe J. Solère nomme des silences éloquents. Ce dernier précise, continue L. Moussavou Bakita, que de tels silences laissent des fenêtres ouvertes à travers lesquelles s'échappent divers sens et motivations. À partir de ce constat, le silence dit éloquent n'est pas une absence de parole mais une stratégie qui puise ses fondements dans les interdits séculaires liés au totémisme primitif. Ce qui trouve tout son fondement dans l'idée de M. Beniamino (2005, p.122) selon laquelle: « Le choix esthétique n'est pas un libre choix qui s'effectuerait en dehors de toute détermination socio-historique ». Partant, l'écriture de la sexualité LGBT+ dans les fictions africaines peut s'appréhender comme une littérature socio-réaliste permettant de saisir la posture des écrivains africains comme celle de personnes en permanence à l'écoute des problématiques socio-historiques qui battent au plus profond du cœur de leurs peuples mais également des débats actuels.

Bibliographie :

- BAMBA Lima, 2020, *Et si l'Afrique était Homosexuelle, descriptif neutre d'une réalité*, Great Britain, Amazon.
- BERENI Laure et ali, 2008, *Introduction aux Gender Studies, Manuels des études sur le genre*, Paris de Boeck, Bruxelles.
- CHAUVIN Sébastien et LERCH, Arnaud, 2013, *Sociologie de l'homosexualité*, Paris, La Découverte.

- CHILAND Colette, 2003, *Le transsexualisme*, Paris, PUF.
- CHEVALIER Jean, GHEERBRANT Alain, 1969, *Dictionnaire des symboles, mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs nombres*, Paris, Robert Laffont, Jupiter.
- CLAIR Isabelle, 2015, *Sociologie du genre*, Paris, Armand Colin.
- DACO Pierre, 1973, *Les prodigieuses victoires de la psychologie*, Belgique, Marabout.
- DELAS Daniel, 2003, « Décrire la relation de l'implicite au cru », in Notre Librairie, Revue des littératures du Sud, *Sexualité et écriture*, n°151, Juillet-septembre, pp.10-15.
- DIOME Fatou, 2006, *Ketala*, Paris, Anne Carrière et Flammarion.
- FREUD Sigmund, 1963, *Essais de psychanalyse, au-delà du principe du plaisir, psychose collective et analyse du Moi et le Ça, considération sur les guerres et sur la mort*, Paris, Payot.
- FREUD Sigmund, 1923, *Trois Essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1923.
- FREUD Sigmund, 2001, *Totem et Tabou*, Paris, Fayot et Rivages.
- JOUBERT Jean-Louis, 2003, « L'envers de la mort... » in Notre Librairie, Revue des littératures du Sud, *Sexualité et écriture*, n°151, Juillet-septembre, p.3.
- HINTON Ladson, 2008, « Trous noirs, inquiétante étrangeté et transformation » in *Cahiers jungiens de psychanalyse*, n° 125, pp.31-45.
- LÉVI-STRAUSS Claude, 2017, *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris, EHESS, coll. É « En temps et lieux ».
- LEHMANN Jean-Pierre, 2008, « La valeur de la dépression selon D.W. Winnicott » in *Cahiers jungiens de psychanalyse*, n° 125, pp.137-152.
- LOPES Henri, 1976, *La nouvelle romance*, Yaoundé, CLÉ.
- MAURON Charles, 1963, *Des métaphores obsédantes au mythe personnel : introduction à la psychocritique*, Paris, José Cortierr.
- MOUSSAVOU BAKITA Liria, 2020, *Les représentations de l'homosexualité dans les littératures francophones contemporaines : entre silence, insultes, transvaluation et sexualité. Analyse de : Le Flamant noir (Berthrand Nguyen Matoko), 39 rue de Berne (Max Lobe), Chuchote pas trop et Portrait d'une jeune artiste de Bona Mbella (Frieda Ekotto) et La Fête des masques et Al Capone le Malien (Sami Tchak)*, Thèse, Université Grenoble Alpes.
- RANK Otto, 2019, *Le traumatisme de la naissance*, Paris, Payot.
- RANK Otto, 1983, *Le Mythe de la naissance du héros*, 1909, rééd. Paris, Payot, « sciences de l'homme ».
- RUBENS Alain, 2010, « Du Rêve au malaise : les clefs de l'inconscient » in *Lire, le magazine des livres et des écrivains*, n°383, pp. 38-41.

VANDERMERSCH Bernard, « La mélancolie chronique existe-t-elle ? » in Roland Chemamam (dir), *La clinique lacanienne, Vous avez dit dépression*, n°17, pp.99-107.

SARR Mbougar Mohamed, 2018, *De purs hommes*, Dakar, Jimsaan.

TCHAK Sami, 2011, *Al Capone, le Malien*, Paris, Mercure de France.

ANGENOT Marc, 1988, « Pour une théorie du discours social : problématique d'une recherche en cours. in *Littérature*, n°70, Méditations du social, recherches actuelles », pp.82-89 ; doi:<https://doi.org/10.3406/litt.1988.2283>https://www.persee.fr/doc/litt_0047-4800_1988_num_70_2_2283, (consulté le 20 juillet 2022).

https://www.francetvinfo.fr/sante/psycho-bien-etre/psycho-etes-vous-hysterique-ou-obsessionnel-le_2700222.html<https://www.psychanalyseparisfaugeras.fr/details-les+symptomes+de+la+névrose+obsessionnelle+et+leurs+conséquences+sociales-151.html> (consulté le 16 juillet 2022).

https://www.francetvinfo.fr/sante/psycho-bien-etre/psycho-etes-vous-hysterique-ou-obsessionnel-le_2700222.html, (consulté le 20 juillet 2022).